



Le lieu et la formule

Gérard Gromer

1^{er} avril 2010

La modernité a sorti le basson, instrument doux, mélancolique, introverti, de l'anonymat. Son émancipation, il la doit pour beaucoup à Pascal Gallois, basson solo de l'Ensemble Intercontemporain, et professeur à l'Université d'été de Darmstadt. Gallois n'arrête pas d'explorer l'instrument qu'il a choisi d'aimer. Il le pousse à bout, en déplace les limites, révèle son aspect vocal, tantôt féminin, tantôt masculin. Il le théâtralise, en fait un personnage un peu caméléon, essaye les différentes traditions bassonistiques, et varie les manières de le jouer. Aujourd'hui, le basson s'est enfin trouvé et, paradoxalement, tout en coïncidant avec lui-même, il se présente sous une identité nouvelle. Cette métamorphose l'a rendu tout à coup très intéressant. Des compositeurs, et non des moindres : Bérió, Schoeller, Hosakawa, Olga Neuwirth, ont écrit pour le basson et le font exister. Les interprètes disposent désormais d'un répertoire, qui ne cesse de s'enrichir.

Gallois n'est jamais loin quand une œuvre pour basson est créée. On le consulte, le sollicite comme interprète. Ainsi, lorsque Luciano Berio compose *Sequenza* pour cet instrument, il est à ses côtés, en Toscane, durant tout un été, et sa collaboration donne lieu à un *Traité*, le premier du genre.

Gallois joue pour le plaisir, pour la musique, pour ses amis, nombreux, et qui partagent ses goûts artistiques. Il joue aussi pour apprendre, pour expérimenter des environnements nouveaux. Depuis plusieurs années, il convie ses proches à des concerts rares, pour lesquels, guidé par son rêve, il trouve des lieux calmes, singuliers, qui mettent l'hôte dans les meilleures dispositions pour une écoute intime, heureuse, privilégiée. On sait que la salle à l'italienne est historiquement dépassée et que la musique se pratique souvent dans les friches industrielles, les hangars, les piscines désaffectées. Gallois, pour le rayonnement du basson, se tourne vers les hôtels particuliers, les salons, les ambassades. Ainsi, après avoir investi le Centre Culturel hongrois pour une rencontre hors temps entre Kurtag et Jean Sébastien Bach, il aborde l'hôtel de Beauvais, où Mozart a séjourné, puis l'hôtel de Lauzun, miraculeusement épargné, mais vulnérable, sourdement menacé, et dont on ne sait trop s'il appartient au domaine privé ou public.

Ce mois-ci, un nouveau rendez-vous avec le basson fait signe. La date est connue, il s'agit du 6 avril. Les cartons d'invitation sont partis, élégants, un rien solennels. Le cercle des amis, peu à peu, s'anime. Il peut se réjouir ! Une fois de plus, Pascal Gallois affirme son sens de la fête et du rituel, de la poésie, de la performance. De l'événement. L'opportunité qui s'offre cette année au basson solo de l'EIC, grand expert en éphémérides, est de taille : honorer le 85^{ème} anniversaire d'un compositeur, Pierre Boulez, qui a pesé sur l'histoire de la musique et sur les institutions, et trouver le lieu et la formule pour cet hommage. Gallois trouve très vite l'idée évidente, irréfutable : il choisit pour ce concert *Le Dialogue de l'ombre double*, dans ses deux versions, pour électronique et clarinette, dédiée à Luciano Berio (1985), pour électronique et basson (1995) dédiée à Pascal Gallois. Boulez a voulu faire de la bande magnétique (clarinette ou basson enregistrés) non un simple prolongement, mais un double, un véritable écho à la partie instrumentale. *Le Dialogue de l'ombre double* appartient, avec *Répons* (1981-82-88) que le compositeur dirige neuf jours après, à la Cité de la Musique, à l'époque faste des musiques mixtes, qui voit la généralisation des techniques de manipulation du son en temps réel, et l'utilisation massive de l'électronique dans l'écriture instrumentale.

Basson et clarinette ont en commun quelques propriétés, leur grande étendue et leur capacité à produire des sauts de registre importants. Leur rapprochement et

l'échange, d'une version à l'autre, entre les deux solistes, Pascal Gallois et Jörg Widmann, aura sur l'auditoire des effets d'autant plus réjouissants que ce minuscule épisode dans la longue histoire du dialogue entre l'homme et la machine est accueilli – autre trouvaille – sur le site du musée des Arts et Métiers, cet étonnant conservatoire, gardien des échanges et transferts entre science, art et technique, et très précisément dans la chapelle du musée, avec une mise en lumière ajustée à la manifestation.

Mais Pascal Gallois est allé plus loin, il a poussé son idée et réalisé qu'il fallait à son initiative ce quelque chose en plus, à sa portée, qu'il était à deux doigts d'atteindre, et qui en ferait un moment unique, mémorable, et l'un des couronnements de sa carrière de soliste. Et il a obtenu l'accord de Pierre Boulez. Le compositeur assistera, c'est promis, aux deux versions du *Dialogue de l'ombre double*. Il sera présent, fêté au milieu des compagnons de route, des admirateurs, des amis. Il faudrait une couronne de laurier pour compléter l'apothéose ! Dans l'intervalle entre les deux pièces mixtes, la musique, comme une respiration, passera par un autre grand architecte du temps : Ludwig van Beethoven se réveillera un instant grâce à l'interprétation à travers les siècles, de ses duos pour clarinette et basson, histoire de saluer un monde sonore qui ignorait l'informatique. Mais ce n'est pas tout. Le nom de Boulez est aussi indissociable de l'IRCAM, ce laboratoire qui mobilise artistes, scientifiques, ingénieurs, techniciens et fait de l'imagination une priorité. Le concepteur de l'IRCAM, hôte des Arts et Métiers, qui se rend à la chapelle de ce « conservatoire » fondé par l'abbé Grégoire ! Quelle histoire ! D'autant que Boulez voudra peut-être revoir, dans les vitrines anciennes, heureusement sauvées des réaménagements successifs, quelques-uns des bijoux qui ont fait la réputation de ce musée hors pair : les automates, le laboratoire de Lavoisier, le tricycle Serpollet, la première voiture et, à l'église, l'avion de la traversée de la Manche par Louis Blériot. Peut-être ouvrira-t-on, pour l'occasion, le portefeuille des dessins industriels, ces milliers d'aquarelles, de lavis, d'épures, de croquis, reflets des savoir-faire européens. Il est probable que Boulez, au gré de sa visite, se trouvera nez à nez avec l'original du pendule de Foucault, que Patrice Chéreau, dans un geste souverain, a immortalisé et fait penduler sur la scène de Bayreuth, autour du centre névralgique de l'univers, dans la demeure de Wotan, au deuxième acte de la

Walkyrie. De quoi réveiller bien des souvenirs chez celui qui dirigea de 1976 à 1979 cette *Tétralogie* d'anthologie !